



# Claude Fischer-Herzog

“ Le cinéma est un formidable vecteur de la culture ”

**La troisième édition du Festival Une semaine Eurafrique au cinéma**, qui s'est tenue du 12 au 18 juin au Studio des Ursulines à Paris, a une fois de plus tenu ses promesses. **De nombreux films de réalisateurs issus de tout le continent africain ont été diffusés** et mis à l'honneur. À l'initiative de cet événement, **Claude Fischer-Herzog, présidente de l'association Eurafriclip**, également directrice des Entretiens Européens & Eurafricains. Elle revient pour *Amina* sur la genèse de ce projet.

“ Notre festival propose un cinéma engagé. ”

## Comment est née l'idée de créer un Festival comme Une semaine Eurafrique au cinéma ?

Le festival « Une semaine Eurafrique au cinéma » est né en 2015 pour donner aux Entretiens Eurafricains que j'anime sur le renouvellement des relations entre l'Europe et l'Afrique de l'Ouest, leur soubassement culturel. La culture est à l'origine de nos sociétés, et il est important de la connaître si on veut comprendre ce qui motive l'action des peuples, celle de nos États, qui forment d'ailleurs un couple. La culture ne se résume pas au cinéma, mais le cinéma est un formidable vecteur de la culture, au sens de civilisation. Et comme en Afrique, beaucoup d'hommes et trop de femmes n'ont pas accès à la lecture et à l'écriture, les images leur permettent de se découvrir et d'approcher l'autre, de partager des émotions, et de connaître leurs histoires et l'Histoire.

## Quels sont concrètement les objectifs de votre Festival ?

Découvrir, aimer, partager... Ces trois objectifs viennent compléter ceux des Entretiens Eurafricains qui sont de rapprocher, débattre et fraterniser. C'est un lieu de découvertes des

cinématographies d'Afrique qu'on ne voit pas dans nos grandes salles, un lieu de rencontres avec des réalisateurs, un lieu de débats avec des anthropologues, des journalistes, des historiens, ou des économistes, et les ambassadeurs de plusieurs pays d'Afrique.

Notre Festival propose un cinéma engagé. En 2016, nous avons organisé la semaine sur le thème « A la recherche de nos identités », et en 2017 sur « Tisser des liens de fraternité », ce qui nous a amenés à montrer des films, documentaires ou fictions, sur la mémoire, la mobilité, le terrorisme, la réconciliation, et nous a permis de découvrir des histoires singulières d'hommes qui aspirent à la reconnaissance dans *Mémoire en marche*, de Julien Masson, de femmes qui veulent circuler plus librement dans *Frontières*, d'Apolline Traoré, de jeunes étudiants qui essaient de lutter contre leurs dirigeants syndicaux mis en place par le pouvoir à l'université dans *Les héritiers de la colline*, de Ousmane Samassekou, d'hommes et de femmes aux prises avec le terrorisme dans *Boko Haram*, de Xavier Muntz, ou qui se battent pour la vérité et la justice dans *Ishyaka, la volonté de vivre*, de Joseph Bitamba. Pour ne citer que ces quatre grands films documentaires.



Claude Fischer-Herzog  
et Sidiki Bakaba.

**Lors du Festival, il y a eu plusieurs moments forts tels que la projection sur les tirailleurs sénégalais, qui a fait couler beaucoup de larmes, ou encore l'hommage rendu à l'immense acteur et metteur en scène Sidiki Bakaba... Des moments qui montrent que le Festival a un impact réel sur le public...**

Autant de moments forts, auxquels il faut rajouter des petits bijoux comme *Nirin*, un premier court métrage de Josua Hotz, un jeune Malgache plein d'avenir, ou *Salimata* de Chloé Aicha Boro, notre marraine burkinabè. Les témoignages dans *Mémoire en marche* de ces vieux messieurs de 95 ans, voire de 98, beaux et fiers d'avoir servi la France, étaient d'autant plus émouvants que la reconnaissance n'est jamais venue. Certains sont morts après le tournage et n'ont même pas vu le film qui n'a pas encore été projeté au Sénégal. Ce que nous ferons lors de la 3<sup>e</sup> édition des Entretiens Eurafricains qui aura lieu à Dakar en février 2018.

Le jeune réalisateur Julien Masson a filmé sans soutien et a produit un beau film qui devrait être montré partout dans les écoles d'Europe et d'Afrique. Parmi les hommages, celui rendu à Rido Bayonne grâce au film de Dom Pedro nous a permis de découvrir ce grand jazzman, et bien sûr celui rendu à Sidiki Bakaba a été très émouvant. Immense artiste qui lui aussi aspire avec beaucoup d'élégance à plus de reconnaissance, à continuer de jouer, interpréter, montrer, faire réfléchir... « Si tu n'as rien à dire, si tu n'as pas de message, ne fais pas ce métier », aime-t-il répéter. Avec son film *Roues libres*, il a voulu dénoncer la condition des handicapés à Abidjan, ce qui a débouché sur une politique publique en leur faveur en Côte d'Ivoire. Une belle reconnaissance de son travail. Et puis, nous avons aussi accueilli Berni Goldblat un autre militant du cinéma, avec son film *Wallay* et son combat pour la réouverture des salles du ciné Guimbi à Bobo Dioulasso.

**Toutefois, le Festival n'a pas encore la renommée attendue. Comment l'expliquez-vous ?**

Il est difficile d'exister à Paris dans le milieu du cinéma. Nous cumulons plusieurs difficultés : le cinéma africain émerge parmi les grands, mais il n'est pas connu, et ses réalisateurs encore moins. Les films que nous montrons, nous allons les chercher dans les festivals comme le Fespaco ou celui de Montréal Vues d'Afrique qui nous parraine, et dont le président Gérard Le Chêne aime les liens que nous faisons entre l'économique, le social et la culture. Avec mon ami Jacques Bosc, nous nous efforçons de trouver les perles qui donnent beaucoup de sens à notre action. Il s'agit encore d'un petit festival, avec une vingtaine de projections, ce qui nous permet d'avoir le meilleur,



“ Nous nous efforçons de trouver les perles qui donnent beaucoup de sens à notre action ”

mais pas obligatoirement le plus populaire. Toutefois, je n'opposerais pas les deux termes, car j'aime le cinéma populaire (il suffit de penser à un néoréalisme italien !). Mais ce n'est pas Nollywood ! Par ailleurs, il est difficile de mobiliser du monde tous les soirs. Et Paris offre tellement de choses ! Nous devons donc réfléchir à la communication autour du Festival, et faire venir des hommes et des femmes, des jeunes, qui veulent s'engager pour que vive et revive l'amitié eurafricaine.

**En termes de retombée, avez-vous atteint vos objectifs, tels que le nombre de participants, ou encore l'impact médiatique en Afrique comme en Europe ?**

Nous avons réuni près de 600 spectateurs, dont une soixantaine d'enfants le jeudi après-midi pour des projections malgache, marocaine, burkinabè et même du Gabon. Les échanges que nous avons eus avec les élèves de l'école de l'Arbalète ont été stimulants : leur regard sur la vie d'autres enfants au Burkina Faso, ou au Maroc en présence des réalisateurs Ayoub Layoussifi et Chloé Aicha Boro était décapant, et l'échange sur les tortues Luth avec l'ambassadrice du Gabon auprès de l'Unesco, M<sup>me</sup> Rachel Annick Ogoula Akiko, touchant. On peut et on doit mieux faire et dépasser les 1 000 participants dans cette salle mythique du Studio des Ursulines. Nous n'avons pas été beaucoup relayés par les médias, qui ne reconnaissent pas ce Festival "hybride". Mais

je me réjouis de ce partenariat qui se met en place avec *Amina Magazine*. J'espère que nous saurons convaincre d'autres journaux et avoir pourquoi pas notre émission ! Les débats que nous avons animés après les projections le méritent : de ce point de vue, je veux saluer tout particulièrement la présence d'Alain et Defroza Gauthier du Collectif des parties civiles au Rwanda pour leur éclairage du génocide des Tutsis. Émouvant et combatif !

**Votre association Eurafriclap, qui a donné naissance au Festival, est-ce aussi une manière de prolonger l'idée d'un partenariat efficace entre l'Afrique et l'Europe ?**

Eurafriclap est née cette année. L'association rassemble les amis du Festival et s'inscrit dans les Entretiens Eurafricains qui est une plateforme de plus de 2 500 membres et contacts animée par ASCPE, une SARL que je dirige. Nous allons la développer et organiser, en partenariat avec ASCPE, les prochaines éditions du festival, et je peux déjà vous annoncer que le thème de 2018 sera « le droit à la mémoire ». Nous donnerons de nouveau la parole aux Africains, et nous animerons le dialogue avec les Européens qui eux ont un devoir de mémoire. Il s'agira de nous réapproprier notre passé, sans fards, mais avec la volonté de renouveler nos relations pour un développement partagé et construire ensemble un monde plus fraternel. L'Occident a longtemps cru ses valeurs universelles... Ça ne fonctionne plus. Il faut les redéfinir ensemble pour qu'elles soient non pas universelles, mais humanistes, plus simplement. ●

Contacts :

www.entretiens-europeens.org